

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Trois paysages

Marie-Andrée Lamontagne

Volume 38, Number 4 (226), August 1996

La terre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32480ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lamontagne, M.-A. (1996). Trois paysages. *Liberté*, 38(4), 124–129.

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

TROIS PAYSAGES

I

On imagine mal paysage qui ne soit habité, qui n'ait à offrir que la respiration des arbres, des bocages, des tas de pierres posés çà et là dans les champs depuis si longtemps qu'on a oublié ceux qui les ont entassées. Avec les années, des framboisiers et des mûriers sauvages ont encerclé les bords de ces étranges monuments que les gens d'ici, méprisants, appellent *tas de roches*, en faisant siffler la dernière syllabe, comme pour mieux en montrer l'inutilité. Certains étés généreux ont vu la verge d'or qui colonisait les prés des environs jaillir par touffes à travers les interstices des pierres. Mais de loin ou de près, le sentiment de désolation demeure le même, et qui voudrait d'un paysage désolé ?

Enfant, je grimpais sur ces tas de pierres comme sur un promontoire duquel promener un regard apaisé sur le monde. Des cailloux déboulaient sous mes semelles en rendant un son léger qui m'accompagnait longtemps après que je m'étais assise sur la plus grosse des pierres et que j'avais lissé ma jupe. Au loin, les maisonnettes accrochées au flanc du coteau n'étaient que les excroissances un peu plus vivement colorées d'un paysage par ailleurs immuable, exempt de la présence humaine. De cette pensée, je tirais la certitude si tranquillement irréfutable de la solitude humaine que

les voitures minuscules qui descendaient par intermittence la pente en venant du village ne la troublaient en rien.

Autrefois, les peintres, qui s'en faisaient une spécialité, disaient d'un paysage démesuré, touffu de verdure et de rochers menaçants sur lesquels – ô prodige! – poussaient arbustes et jeunes peupliers, qu'il était *habité* si quelque être humain, pêcheur nu sur la grève, berger mélancolique, chasseur blessé, chaque fois minuscule, se laissait découvrir peu à peu. Par son insignifiance, l'homme était ramené à de justes proportions, occupant, avec son drame, la place qui était la sienne dans un univers dont le mouvement propre lui échappait.

À partir de quel moment et par quelle hybris de l'homme le paysage s'est-il mis à rétrécir dans les tableaux des peintres et dans l'esprit de ceux qui les regardaient, je l'ignore. Mais l'homme alors arrivait, et ses passions, son agitation, ses exigences, son inquiétude – ses sens. Le même occupe aujourd'hui toute la place et refuse de reconnaître, dans son aveuglement, à quel point le paysage, détruit ou policé, détermine ses humeurs et ne compte pas pour peu dans la résolution neuve qu'il affiche en rentrant en ville, certain dimanche, vers sept heures. L'homme, écrit Maître Eckhart, porte en lui un homme extérieur et un homme intérieur. Les sens du premier, l'âme peut les nourrir, mais son inépuisable richesse vient rapidement à bout de cette tâche. Et à qui donc, sinon à l'homme intérieur, le supplément d'âme reviendra-t-il? Et par quelles voies, sinon par le détachement? Loin de brider les sens, le détachement apprend à les satisfaire à travers la contemplation, qui nettoie les humeurs et réinscrit l'homme dans le paysage.

II

Les plus belles feuilles, les plus délicatement jaunes, celles au lobe parfait, que seule la sécheresse avait froissées et non les doigts malhabiles d'un enfant, nous les glissions dans nos livres comme un secret. C'étaient là occupations de petites filles, couvées par le regard des religieuses et moquées des garçons, soucis un peu mièvres, teintés d'attendrissement devant la beauté qui passe et qu'il faut mettre à l'abri, soucis inoffensifs. Plus tard, ces petites filles notent leurs pensées dans des cahiers, lisent Berthe Bernage, se marient, à l'avance résignées au bonheur comme à la maternité. Elles pleurent, elles rient, certains jours se languissent, puis meurent, laissant à leurs enfants qui les regrettent un journal gardé sous clé. C'est un journal de cette sorte que nous apercevons maintenant derrière une vitrine, exposé aux regards distraits de rares visiteurs que le gramophone « en parfait état de marche », trônant dans un coin du salon, intéresse davantage. Verte et bleue, l'Île-du-Prince-Édouard est tout entière remplie de la présence de Lucy Maud Montgomery et de son héroïne, dont nous avons refait ce matin la promenade favorite dans le sentier qui s'égare sous les frondaisons, derrière la maison des grands-parents. Promenade charmante, balisée, ruisseau invisible, lumière, poussière jaune, et des ponceaux, des bancs, des pierres : lieu domestiqué comme peuvent l'être, dans *Anne of Green Gables*, la ferme des grands-parents, aperçue en contrebas, ou la famille, à quoi l'enfant tourne le dos pour mieux s'égarer et retrouver à loisir son chemin. Quels sages frissons esthétiques eut ici la romancière ? quelle promenade aura charmé Lucy, tandis qu'ailleurs, au même moment, la flamme droite et noire de Virginia Woolf bifurquait vers des voies plus austères ? Le ciel très bleu, les prés très verts, les vaches qui broutent avec une

égale placidité les fleurs et les fruits de la pomme de terre, la proximité chantante de l'océan créent une harmonie à quoi les limites de l'île confèrent un surcroît de fragilité.

Y est-on heureux ? Je soupçonne le journal de Lucy Maud Montgomery d'être exempt, parce que son auteur écrivait des histoires charmantes, de la détresse polie qui couve dans celui de cette camarade de couvent qu'on exhibe comme un « document émouvant de la condition féminine au début du siècle ». Rousse, sans âge, volubile, notre hôtesse retrouvera, après la belle saison, le département des *Women Studies* de son université, qui tisse, avec ses semblables en Angleterre et aux États-Unis, la toile d'un féminisme dévoyé, stalinien, ridicule. Mais durant l'été, l'universitaire aux champs se donne à sa passion : Lucy Maud Montgomery et son œuvre. Sur les rayonnages, de vieilles éditions des poésies de Shelley et de *Silas Marner*. Une photo du jubilé royal de 1887 est suspendue au-dessus de la cheminée. La fenêtre est ouverte, et une brise agite à intervalles les franges du carré de dentelle posé sur un guéridon avec, pêle-mêle, des disques gravés que la guide, cédant aux prières du groupe, fera tourner dans un instant. Un écrivain caustique aimerait sans doute ce décor défraîchi, d'où tirer un habile pastiche. L'histoire se passerait dans une province que le bruit de Londres n'atteindrait qu'accessoirement et avec beaucoup de retard.

Comme nous allons partir, mon regard est attiré par un cadre posé sur une table basse. Derrière le verre, ni photo, ni fusain, ni gravure, mais un entrelacs de fils chamoisés qui finit par dessiner la silhouette d'une femme – taille étranglée, jupe flottant sur les mollets, canotier. L'hôtesse sourit. Les fils sont des cheveux. Et l'ensemble, un tableau en cheveux, comme ceux que

Michel Leiris, vers 1936, alors qu'il projetait de fonder une revue*, se proposait d'étudier, avec d'autres formes d'art populaire comme les pipes Gambier et les gâteaux sculptés. La femme rousse se penche et entreprend de faire admirer l'ingéniosité de ce singulier ouvrage de dame, ouvrage mortifère, né du désœuvrement. J'en parle dans ma thèse, ajoute-t-elle dans un souffle, le visage penché sur la vitre, ses yeux, son menton sans grâce, sa mine gourmande.

III

Nous nous séparions avec tristesse, j'aurais aimé pouvoir être sûre que sa tristesse était égale à la mienne, mais je ne l'étais pas. Tandis qu'il parlait, je me récitais le début de *Moby Dick*, à l'enchantement intact. *Quand je me sens des plis amers au coin de la bouche, quand mon âme est un bruineux et dégoulinant novembre, et qu'était d'autre la mienne tandis que nous nous disputions ? quand je me surprends arrêté devant une boutique de pompes funèbres ou suivant chaque enterrement que je rencontre, et surtout lorsque mon cafard prend tellement le dessus que je dois me tenir à quatre pour ne pas délibérément descendre dans la rue pour y envoyer dinguer les chapeaux des gens, ils attendent l'autobus, elle lève sur lui un regard confiant, mais ce faisant ses yeux semblent se révolter à cause de ses traits ingrats. Elle l'aime, son grand dadaïste qui, tendrement, boutonne son col afin qu'elle ne prenne pas froid, je comprends alors qu'il est grand temps de prendre le large. Ça remplace pour moi le suicide. Avec un grand geste, le philosophe Caton se jette sur son épée, moi, tout bonnement, je prends le bateau.*

* Revue d'art et de variétés, à mi-chemin entre le *Minotaure* et les *Cahiers d'Art*, et pour laquelle la collaboration de Breton fut sollicitée. Pour plus de détails sur ce projet, qui demeura sans suite, voir *La revue des revues. Revue internationale d'histoire et de bibliographie*, n° 18, décembre 1994, p. 6-14.

Mais où aller? Cicéron s'embarque à Brindisi. Ismaïl à New-Bedford, à Ovide est imposé le Pont-Euxin. Tous font la nique au temps, rompent, souffrent, cherchent un apaisement semblable à celui entrevu, un samedi d'octobre, par l'étroite fenêtre de la salle de bain dans la chambre d'un motel quelconque, posé le long de la route et tournant le dos aux champs éventrés de l'automne.

Qui n'a pas tenu un volant dans ses mains et avalé la route méthodiquement, avec fatalité, le cœur battant, comme si le paysage n'était plus que la spire qu'un dieu désœuvré s'amusait à promener sous ses yeux, celui-là aura-t-il connu l'ivresse? La pluie qui entre avec toi, la douceur d'une main posée sur le calorifère? Nous aurions vécu de peu, je pense. Dans son Valois, Nerval promène un fiacre mélancolique, mais le nôtre est conquérant. Il s'arrête où bon lui semble. Nous longeons la grève où le travail cyclopéen de l'érosion a jeté, des falaises qui nous surplombent, des blocs de commencement du monde. Nous sommes jeunes, nous broierons ce qui nous résiste. Tu ne ris pas.

Si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien. Saint Paul savait-il qu'aux mortels échoira trop souvent la version étriquée et finie de l'amour divin entrevu à travers celui que se portent un homme et une femme? Ainsi nous serions si peu de chose au pied des rochers, le long des grèves, dans les fiacres conquérants? Ainsi nous allons mourir? Et l'étreinte, qui trace le cercle d'un univers parfaitement clos sur sa joie, ne serait qu'un spasme?

L'amour est paysage. Quand il retient, quand il libère, nul ne le sait avec certitude. Aussi demeurons-nous, les sens aux aguets, le cœur riche, certains jours prêts à le confondre avec la pluie qui tombe sans savoir sur quoi ni le bien qu'elle fait en tombant.